



ABONNEMENTS France	Un an 6	RÉDACTION & ADMINISTRATION 15, Rue Lavieville (Montmartre), Paris	ABONNEMENTS Étranger	Un an 8
	Six mois 3			Six mois 4
	Trois mois 1 50			Trois mois 2

Du nerf, les Cheminots! PRÊCHEZ D'EXEMPLE!

LA TORTURE DANS LES CASERNES



GRÈVE DE CHEMINOTS!

Ce coup-ci, les copains, je vous donne un tuyau qui vaut l'os :

La grève des prolos du chemin de fer nous pend au nez, — plus qu'une aune de saucisse.

Parfaitement, nom de dieu !

Il pourra y avoir du lambinage et des hésitations, — le petit frisson d'émotion et d'incertitude qui précède la rouspétance tragique, — mais, ce que je vous dis, sera : avant peu... avant quelques semaines... avant quelques jours peut-être... c'est la grève !

Et une sacrée grève, foutre !

Si je me trompe, si je me fourre le doigt dans les lucarnes, c'est qu'alors les cheminots sont le plus famélique ramassis

de fausses-couches qui existe sur la boule ronde.

En effet, à la dernière tentative conciliante dont le syndicat des cheminots a eu l'initiative, les matadors des Compagnies ont répondu, kif-kif Cambronne à Waterloo — sauf qu'ils y ont mis des formes !...

Le bafouillage parlementaire est le fort de tous les crapulards de la haute : les sacripants savent, qu'il n'y a tel que des mots — très insolents, mais enveloppés d'hypocrisie — pour emberlificoter les prolos.

Je souhaite que, cette fois, les capitalistes des Compagnies en soient pour leurs frais de bave.

Je le rengaine : il n'en peut pas être autrement !

Depuis des ans et des ans, les cheminots les plus dessalés, groupés en syndicat — en vertu d'une loi aussi jésuitarde qu'opportuniste pondue en 1884 — supplient leurs exploités d'entrer en conversation avec eux.

Les gas n'ont guère d'exigence !

Je parie que si les capitalistes qui s'engraissent du turbin infernal des cheminots avaient la roublardise de discuter avec eux, — et en agissant ainsi les charognards ne feraient que respecter la loi, — eh bien, je parie que ce parlottage suffirait pour transporter les gas de la voie ferrée au septième ciel...

Ils en oublieraient de rouspéter !

Mais, fichtre, il est loin d'en être ainsi :

Les matadors des Compagnies continuent à redoubler d'insolences,

Et ça émoustille leurs prolos.

Tant et si bien que ces crapuleux exploités poussent eux-mêmes à la roue révolutionnaire et font tout pour rendre le grabuge inévitable.

Or, mille marmites, quand on va en être là — ce qui ne peut pas tarder !... — m'est avis que les cheminots ne seront pas assez pantouffards pour se contenter de promesses.

—o—

Que sera cette grève des chemins de fer ?

Sera-t-elle une de ces grèves des bras croisés — comme on n'en a que trop vu ! — et qui aboutissent fatalement, pour les grévistes, à une pyramide déconfiture ?

Je ne le pense pas, foutre !

Les cheminots ne sont pas des poules mouillées.

Il y a belle lurette que les quotidiens bourgeois les ont accusés d'avoir en leur possession un mirifique petit secret, — un espatrouillant moyen de sabotage !...

Grâce à ce truc, dit-on, il y a mèche, en mettant la minime somme de deux ronds dans le commerce, de foutre une locomotive dans l'impossibilité de faire aller ses

roues, — elle reste en place, kif-kif un cul-de-jatte à qui on aurait choppé sa brouette. Les cheminots useront-ils de ce truc de lutte ?

On va voir !

Toujours est-il que le seul fait de proclamer la grève générale donnera à leur rouspétance une allure pas ordinaire.

Ce ne sera plus la bénigne grève défensive de prolétaires à qui les exploités ont serré la vis jusqu'à plus soif, — grèves qui, la plupart du temps, se restreignent à maintenir le statu quo et qui sont vides de toute idée de revendication émancipatrice.

Le mot grève générale a — par lui-même — un caractère offensif et une allure chambardeuse qui nous sort du présent et empiète sur l'avenir.

On l'a vu, — pas plus tard que l'autre quinzaine, — à Genève : dès que les charpentiers et les menuisiers eurent jaspé de grève générale, les corporations du bâtiment suivirent le mouvement et firent grève à leur tour, par esprit de solidarité. Et ce ne fut pas tout ! L'agitation gagnait les autres corporations et menaçait d'englober tous les métiers... Aussi les sociaux à la manque, d'accord avec les dirigeants, se décarcassèrent-ils pour enrayer le mouvement.

Donc, il n'y a pas d'erreur : la grève générale n'a rien de commun avec la grève des bras croisés, — au lieu d'être défensive elle est offensive, — c'est la guerre avec tous ses avaros possibles !...

—o—

Il semble bien, d'ailleurs, que les cheminots aient eu l'intuition de toute l'importance d'une grève générale emmanchée sur leur initiative.

Il se sont ménagés des alliances.

Ils ont tenu à savoir ce que les prolétaires autres métiers pensent de leur mouvement et leur ont demandé si, le cas échéant, ils emboîteraient le pas et — à leur tour — se proclameraient en grève générale ?

Si les gas ont le nez creux et la clairvoyance de leurs intérêts, ils n'ont fichtre pas à hésiter : ils n'ont qu'à marcher, foutre !

Les chemins de fer sont à la société kif-kif le réseau artériel et veineux au corps humain : arrêter leur train-train journalier c'est foutre la société capitaliste en péril.

Placés en face d'une telle perspective, les prolétaires n'ont pas à barguigner : à moins qu'ils en pincent pour croupir à perpète dans la mouscaille et pour crever de faim, eux et leurs gosses, jusqu'à extinction, il leur faut saisir l'occasion par la tignasse.

Un superbe atout s'offre à eux : demain toute la mécanique capitaliste peut se trouver détraquée... L'arrêt des chemins de fer, en enravant la circulation, rend la répression gouvernementale bougrement difficile puisqu'elle empêche le transport des troupes.

On n'a pas pareilles chances tous les jours !

—o—

Si, il y a dix-huit mois, quand les mécaniciens anglais se mirent en grève, au lieu de batailler à coups de millions — et d'en dépenser une trentaine pour être vaincus, — ils avaient fait appel à la solidarité ouvrière et avaient engagé les cheminots et autres prolétaires à faire grève à leur exemple, les gas auraient décroché la journée de huit heures..., et autre chose avec.

Et ça n'aurait pas traîné !

Malheureusement, au lieu de se lancer audacieusement dans l'offensive les mécaniciens anglais patagèrent dans la grève aussi pacifique que défensive.

Ils en supportent les conséquences !

Que le camouflet reçu par les prolétaires anglais nous serve d'exemple : il s'agit que les cheminots, quand ils bougeront, ne soient pas laissés dans l'isolement.

C'est l'intérêt de tous de nous solidariser avec eux, — et d'agir, foutre !

HORREURS MILITAIRES



LA BARBARIE CONTINUE !

Oh oui, foutre, elle continue — et elle ne s'arrêtera pas d'elle-même !

Dans le dernier numéro du caneton je disais que la férocité galonnarde est tellement en dehors des coutumes actuelles — pourtant bien crapuleuses — qu'elle laisse supposer une race à part qui, dans ce milieu à part qu'est la caserne s'est façonnée les mœurs que l'on sait.

Et j'ajoutais que s'il y avait mèche d'éplucher la généalogie de la gradaille on trouverait que, dans certaines familles, on a le militarisme dans le sang et qu'on est galonnard de père en fils.

De sorte que les habitudes de brutalité et de cruauté, la soif des massacres se transforment en instincts qui deviennent un brin héréditaires.

Et, crainte que ces mœurs aussi barbares — que spéciales aux galonnards — ne s'émoussent aux frottements du civil, les dirigeants ont été précautionneux : ils se sont fendus d'écoles où les rejets militaires sont élevés à la brochette — St-Cyr, St-Maixent, etc., — et où les traditions sont conservées et transmises avec bougrement de soins.

Il n'y a donc pas à s'épater de la persistance de la barbarie militaire qui reste invariable — tandis que les mœurs des pékins s'affinent et deviennent de plus en plus douces.

D'autre part — sans pouvoir le prouver catégoriquement — il y a mèche de supposer que les tueurs célèbres, Pranzini, Carrara, etc., ont eu des culottes de peau comme ancêtres et ont hérité de leurs instincts sanguinaires.

Pour l'un des tueurs les plus hideux, Vacher, il y a à noter qu'il fit un sous-off épatant et — si son maboulisme ne l'avait poussé à vagabonder — il aurait été loin car, de lui, on peut dire « qu'il avait son bâton de maréchal dans la giberne. »

—o—

Des preuves de ce que je jaspine ?

Ah, foutre, on les remue à la pelle !

Croyez-vous qu'il est un homme pétri de chair et de sang, kif-kif un simple pékin, le colon du 7^e lignard qui, il y a quelques jours, par un soleil à cuire les œufs au cul des poules, faisait trimballer une tialée de pousse-cailloux aux environs de Villesèque, près de Cahors ?

Les troupes, aux trois quarts crevés, haletaient, n'en pouvaient plus. Déjà, plusieurs étaient tombés sur la route, frappés d'insolation ou accablés de fatigue.

— Marchez toujours, scrogneugnieu !

Ce fut au point que le major du régiment vint relancer la brute galonnée et lui expliqua que si la manœuvre n'était pas suspendue illico, la moitié des hommes allaient rester sur la route.

— Qué que ça fout ! Marchez toujours, scrogneugnieu !

Et les trouffions continuèrent à arpenter la route — et aussi à tomber comme des mouches ! A un endroit qu'on appelle la descente de la Roquebillière on les ramassait par paquets de quatre ou cinq.

Les voitures et les fourgons d'ambulance furent farcis jusqu'à la gauche — mais ça ne put suffire ! Plusieurs malades durent être laissés sur la route.

Pendant ce temps, le colon, un nommé Dufau, se pavanait sur son canasson, gai et content !

Allez-vous dire que cette culotte de peau est de race humaine ?

Ah ouat ! C'est un animal d'une espèce à part — et il étale d'autant plus cyniquement sa barbarie qu'il se sait tout permis.

Imaginez qu'un des pauvres martyrs qui, ce jour-là, tombèrent sur la route eut eu l'audace de lever la patte sur le colon ou même de refuser de lui obéir... Il ne coupait pas au tourniquet !

—o—

Voici plus abominable encore :

Il y a une quinzaine, à la caserne Forbin, à Aix, un lignard du 55^e, le trouffion Sibille, fut fichu à la tête pour une foutaise et il dut s'envoyer le peloton de chasse. C'est un cochon de supplice que le bal ! Et comme le pousse-cailloux était blessé à une patte il ne put continuer.

— Tu ne veux pas ? Hé bien, attends, mon salaud, je vais te faire valser !... que grogna l'adjuvache, — un pur-sang militaire nommé Grenouillet.

Ce monstre imagina alors de mettre chauffer, pendant une heure environ, à un soleil d'une

quarantaine de degrés, deux grosses plaques de tôle et, quand il les jugea assez brûlantes, il obligea le pauvre Sibille à s'y coller dessus, les pieds nus.

Comme torture, cette invention est du calibre des horreurs inquisitoriales d'Espagne !

Le troubade hurla de douleur et, au bout de quelques secondes, il tournait de l'œil.

L'adjuvache ne s'offusqua pas pour si peu : il commanda à quelques-uns des truffards qui assistaient à la valse de Sibille d'emporter le malheureux et de le transbahuter à l'infirmerie.

Et, content de lui, le bourreau alla s'enfiler une pipe !

—o—

Hé foutre, je rengaine ce que je dégoisais plus haut : pas plus que le colon Dufau, l'adjuvache Grenouillet n'est un homme.

Y a pas, ces êtres là ne sont pas charpentés kif-kif vous et moi, — c'est quelque chose à part, en dehors de l'humanité !

PETIOTE GUERRE !

Ce qui me fiche encore davantage en rogne c'est que la gradaille, — non contente d'être farcie de férocité, — manœuvre pour moucher aux simples truffards identique sauvagerie.

Et comme le milieu, — la caserne, — est bougrement favorable à la germination de toutes les horreurs imaginables, les bandits ne réussissent que trop souvent.

J'ai déjà eu l'occasion d'expliquer que le simple tripatouillage régulier du flingot et de tout le matériel d'assassin qu'on colle au troubade suffit pour lui donner des appétits de massacre.

Il n'y a d'ailleurs pas que ça ! Toute la masturbation militaire vise au même but.

Aussi, les actes de sauvagerie sont-ils rudement plus communs dans le militarisme que dans le civil.

L'autre jour encore, à Lille, un crétinisé du 19^e chasseur à cheval s'est passé la fantaisie de foutre une balle dans la peau d'un jeune turbin.

Cette brute était de garde dans une casemate, quand, vers les huit heures du soir il aperçut une bande de gosses qui chahutaient sur les fortifs. Les pauvres petiots ne faisaient de mal à personne, nom de dieu ! Il n'y avait pas à les suspecter de vouloir lever les plans des fortifs pour en faire cadeau à Guillaume le Teigneux.

Toujours est-il que le troubade gueula aux gosses, par la petite lucarne de la casemate, et leur ordonna de cesser leurs jeux.

Les gosses dirent qu'ils obéissent aux ordres de la brute, — ils eurent tort, mille marmites ! Ils n'avaient pas à obéir : il serait malheureux que, maintenant, parce qu'il plaît à un abruti, on n'ait plus le droit d'aller se balader sur les fortifs.

Quoi qu'il en soit, qu'ils aient obéi ou non, il y a une chose certaine : le soldat empoigna sa carabine, épaula et réussit à déquiller un jeune apprenti imprimeur de 15 à 16 ans, Charles Nivette qui, à ce moment, passait sur les fortifs et n'était pas de la bande que le tueur visait.

Le pauvre a reçu la balle dans le ventre et il n'en réchappera probablement pas !

Pour ce qui est du troubade on l'a collé en cellule, — mais on a oublié, comme de juste, de lui adjoindre ses chefs qui sont autrement coupables que lui : c'est eux qui l'ont armé, lui ont enseigné les moyens de tuer et lui en ont donné l'ordre...

Mais, qu'il se rassure tout de même ! Comme ce n'est qu'un fils de prolo qu'il a démolé, — un ennemi de l'intérieur, — à défaut de malgaches ou de tonkinois... il s'en tirera à bon compte. Il n'aura qu'à expliquer aux galonnards qui le jugeront qu'il a voulu s'assurer de la rectitude de son tir.

Et les galonnards lui seront bienveillants !

LA VOTAILLERIE EST EN BAISSÉ !

De suite après la grande foire électorale pour le renouvellement des bouffe-galette de l'Aquarium, les jean-fesse de la haute embarbouilleront tellement les chiffres que personne n'y vit goutte.

Au point que, bibi le premier, crut sinon à une recrudescence d'emballage populaire en faveur du muselage universel, du moins à une augmentation du nombre des votards, en égard aux chiffres de 1893.

En effet, on signalait davantage de votailons qu'en 1893.

Et les dirigeants de jubiler ! Le populo re-

mordait à l'hameçon et ne suivait pas le conseil des gas à la hauteur lui expliquant que déléguer sa souveraineté c'est abdiquer et souscrire à toutes les crapuleries que nous endurons.

Mensonge, nom de dieu !
C'est vrai qu'il y a eu un plus grand nombre de votards à la dernière tournée de tinettes législatives.

Mais, ce qu'on a oublié de nous dire, c'est que le nombre des électeurs inscrits a été augmenté dans une proportion encore plus grande.

Done, en réalité, le résultat se trouve être tel que le bon sens le laisse supposer : le mépris du populo pour le muselage universel n'a fait que croître et embellir et, proportionnellement au nombre des électeurs inscrits, le chiffre des bons bougres qui se sont torchés le croupion du bulletin de vote a été, cette année-ci, plus considérable que jamais.

Conclusion : les dirigeants reçoivent un double camouflet !

Primo, ils sont pincés en flagrant délit de mensonge.

Deuxièmo, le populo a manifesté plus fortement que jamais son mépris pour la politiciellerie.

—o—

Afin qu'il n'y ait pas d'équivoque je vais coller des chiffres sous le blair des camaros :

En 1885, le nombre total des électeurs était de 10.042.000. Les votards furent au nombre de 7.850.000, ce qui fit vingt-deux pour cent d'abstentions.

Les élus ne représentaient que 4.040.000 voix et, de ce fait, près de 60 pour cent des électeurs inscrits n'étaient pas représentés.

Donc une minorité gouvernait !

Voilà une sacrée mornille administrée au Parlementarisme qui veut se faire passer pour le gouvernement de la majorité.

C'est pas vrai ! Toujours les minorités ont gouverné en roulant les majorités de façon ou d'autre, — par la force, l'hypocrisie ou le montage de coups !

Et ce sera kif kif bourriquet tant que nous endurerons un gouvernement.

Mais, j'en reviens aux chiffres :

En 1889, le nombre des électeurs était de 10.320.000 et celui des votards s'abaissa à 7.760.000. Cette année-là il y eut augmentation d'électeurs inscrits et diminution des votards, — si bien que le nombre des abstentionnistes fut de vingt-trois pour cent.

Les élus avaient récolté un total de 4.500.000 voix ce qui, à vue de nez, faisait cinquante-six pour cent de non représentés.

En 1893, le total des électeurs inscrits monta à 10.446.000 et celui des votards tomba à 7.146.000, ce qui faisait donc le chiffre caractéristique de trente-deux pour cent d'abstentions, — presque le tiers des électeurs !

Les voix décrochées par les bidards de la retape électorale montaient à 4.513.000 ; ce qui donnait près de six millions d'électeurs non représentés, soit cinquante-sept pour cent.

Et maintenant parlons de la dernière foire aux députés : le nombre total des électeurs s'est élevé à 11.500.000 et celui des votards n'a été que de 7.190.000, ce qui donne la proportion bougrement épouillante de trente-sept pour cent d'abstentions.

Plus du tiers ! Plus qu'il n'y en a jamais eu ! Et dire que les monteurs de coups de la haute nous jacassaient d'enthousiasme électoral.

Quelle hablerie !
Les bons bougres peuvent, en ruminant les chiffres ci-dessus, faire toucher du doigt aux plus bouchés à l'émeri que les dirigeants sont de sacrés menteurs, — s'ils ne sont pas autre chose !

Le chiffre des voix obtenues en mai dernier par les bouffe-galette élus n'a été que de 4.566.000 voix, — à peu près le même chiffre qu'aux précédentes foires électorales ! Or, étant donné l'augmentation du nombre des électeurs, pour que le muselage universel n'eût pas reçu un sacré atout il faudrait :

Primo, que le nombre des votards ait augmenté — et il a diminué.

Deuxièmo, que le nombre de voix récolté par les élus ait augmenté aussi, — et il est resté à peu près au taux de 1893 et des autres foirades votardes.

Tant et si bien que le total des électeurs non représentés s'élève, actuellement, à soixants pour cent.

Quelle tuile pour le muselage universel !

—o—

Les chameaucrates qui, il y a quelques semaines, avaient trompé le maboulisme per-

sistant du populo en sont donc pour leurs frais de menteries :

Le suffrage universel est radicalement en baisse.

A quand sa crevaison définitive ?
On va voir !... Ça ne traînera pas.

Le mouvement de dégoûtation du populo ne va qu'augmenter ; si bien que, — en supposant qu'il n'y ait pas un sérieux coup de chien d'ici là, — avant longtemps les mendigoteurs de suffrages seront aussi mal vus que des marlous tout ce qu'il y a de plus ruffian !



LES TERRASSIERS

DE LA COUR DES COMPTES

Si les bons bougres qui se bercent de l'illusion qu'un de ces quatre matins, à coups de lois, l'Etat imposera aux patrons de payer aux turbineurs un salaire minimum — et qui s'imaginent que les capitalistes acquiesceront — n'étaient pas embrenés de politiciellerie, ils ouvriraient leurs quinquets et regarderaient ce qui se passe.

Le salaire minimum existe déjà — et les patrons s'en foutent !

Voici : pour les terrassements et toute la chiée de travaux de bâtiments, il y a ce qu'on appelle des prix de série, adoptés par la Ville de Paris, en 1882.

Ces prix de série, c'est kif-kif le salaire minimum — avec le seul distinguo que c'est la Ville, au lieu de l'Etat, qui prétendit l'imposer aux exploités.

La Ville tenait à embobiner les prolos et cherchait à leur faire gober que leur sort la passionnait.

Et les bons bougres ont coupé dans le pont !

Ils ont mordu à l'hameçon des prix de série !

Et pourtant, ils sont rudement clairsemés les chantiers où l'on paie le minimum en question ; dans ceux même où l'on travaille pour la Ville, les entrepreneurs oublient, neuf fois sur dix, de l'appliquer.

Y a-t-il à supposer qu'un minimum voté par les fabricateurs de lois serait mieux respecté par les singes que celui de la Ville ?

Croire ça, c'est être une bonne couille jobarde !

Pourquoi en serait-il autrement que de la loi de 1848 qui interdit aux patrons de faire travailler leurs prolos plus de douze heures par jour ?

Les lois sont des attrape-nigauds !

Si nous voulons obtenir — peu ou prou des singes — il n'y a qu'un joint : opérer soi-même, directement, avec nerf et initiative.

—o—

Les camaros savent que — pour faire une gare sur son emplacement — on démantibule la Cour des Comptes, cette vieille turne qui rappelait la Commune..., et la colère des gas de l'époque ! J'aurais aimé qu'on conserve cette baraque éventrée — avec plus de soin que Notre-Dame — parce que c'était des ruines bougrement instructives.

Mais, les gouvernants voient les choses à un autre point de vue : les murs tout de guingois de la Cour des Comptes, conservant, — malgré le temps, — le coup de langue des flammes purificatrices, leur étaient un éfarouchement.

Ils ont fichu bas la bicoque !

Turellement, ils n'ont pas mis la main à la pioche... c'est trop lourd !

C'est des terrassiers, — peut-être y a-t-il dans le tas des fils de communards ? — qui ont été chargés du turbin, à raison de dix sous de l'heure.

Le prix de série est de douze sous pour des boulots pareils.

L'autre matin, les gas ont fini par la trouver mauvaise de trimer au dessous du tarif. Quelques frangins d'initiative tâchèrent le pouls aux camaros et une démarche près de l'exploiteur fut décidée.

Le mec répondit par un insolent refus : « Les terrassiers, ça se remue à la pelle... Et, filez doux, sinon les flics et les gardes municipaux vous tanneront le cuir. »

En effet, le salopaud n'eût qu'à donner un coup de téléphone pour avoir sur le chantier une sacrée bande de sergots et de gardes cipaux.

Du coup, les pauvres frangins de la terrasse ont pu s'apercevoir que sous Brisson c'est pareil que sous Méline.

L'exploiteur avait raison de faire son cranneur : une grève limitée à 150 terrassiers ne pouvait que tourner en eau de boudin ; les terrassiers grévistes furent remplacés en 48 heures.

Ce qui serait de saison, — et pourrait salement enquiquiner les chameaucrates, — c'est une grève générale de tous les prolos qui triment sur les chantiers de l'Exposition et sur les quais de la Seine pour le prolongement de la ligne d'Orléans.

Ça vaudrait le coup, nom de dieu !

LES MÉTALLURGISTES

DE FOURCHAMBAULT

Il y a du grabuge dans l'air... Les bons bougres groument ferme et les bonnes bougresses y mettent leur grain de sel.

Il y a quelques jours, le sale exploitateur Magnard qui a rudement dans le nez le syndicat des métallurgistes, saqua deux camaros qui avaient commis le crime de signer une pétition réclamant le paiement à la quinzaine.

Illico, tous les prolos du bagne se solidariserent avec les deux victimes de la vacherie capitaliste et plaquèrent le turbin. Le patron tendit alors un piège aux prolos en faisant clabauder qu'il reprendrait tout le monde.

Mensonge ! Vendredi dernier, comme quantité de grévistes rappiquaient au bagne, un contre-coup a lu une liste saquant cinquante prolos.

Sur ce, la grève a repris de plus belle !

A LA PLACE MAUB'

Dimanche, a eu lieu la manifestation annuelle devant la statue d'Etienne Dolet, brûlé vif par les ratichons, les juges et les dirigeants de l'époque, — il n'y a pas plus de trois siècles !

L'an dernier, Méline tenait la queue de la poêle et la police se distingua par sa brutalité taper sur les bons bougres venus pour manifester leur haine de la cléricaille.

Cette année, le cuisinier a changé de gueule, mais la friçassée est la même :

C'est Brisson qui tient la queue de la poêle et la police s'est distinguée par sa brutalité à taper sur les bons bougres venus pour manifester leur haine de la cléricaille.

Il faut rendre justice à Brisson : ce jean-foutre, plus barbu qu'un orang-outang, a entrepris de faire de la propagande anarchote. Il a la prétention de démontrer qu'en fait de crapuleries tous les gouvernements se valent. Et, afin qu'on n'en doute pas, il a saisi par la tignasse la première ocase qui s'est présentée de faire passer le populo à tabac.

Y en avait de la ficaille, à la Maub', dimanche ! Et cette sale pourriture était escortée d'abondante pestaille secrète.

Y en avait de ce fumier ! Y en avait de quoi boucher la Bièvre, nom de dieu !

Turellement, comme les manifestants se composaient de bandes de bons bougres, plus ou moins animées d'esprit de révolte, — malheureusement encore trop embrenés de politiciellerie, — la police a été féroce.

Elle a cogné dur et fait des arrestations — tellement à propos de bottes qu'il a fallu relâcher les victimes.

Dam, aussi, les gas venaient manifester leur haine contre toute cliquaille : cléricaille, gradaille et autre racaille.

La pestaille ne pouvait faire moins que de cogner !

Rien d'épatant à ça ! Brisson leur avait donné l'ordre d'empêcher qu'on prononce des discours et qu'on clame des cris séditieux, tout comme aurait fait Méline, Dupuy, Thiers ou n'importe quel Badingue.

Les niguedouilles qui s'imaginent qu'un changement du personnel gouvernemental peut entraîner une variante dans l'agencement social, en éprouveront une sacrée déception.

Mais, les fistons à la redresse, qui ont tous les gouvernements en égal mépris et les vouent tous à la destruction n'en seront pas estomaqués.

Une fois de plus il est prouvé que l'Etat — quelle que soit son étiquette — est, par nature, l'ennemi du populo.

Si, parfois, un gouvernement se fait une gueule libératrice, ce n'est pas par prédilection, c'est tout simplement que le populo a tellement rouspété que, de haute lutte, il a obligé la gouvernasse à être moins vache, — ou tout

au moins à n'exercer sa vacherie qu'avec hypocrisie.

Ainsi, en Angleterre, on a droit de manifester dans les rues. Mais, foutre — ceci dit pour les gobeurs qui s'imaginent que des dirigeants peuvent être libéraux — cette liberté, et quelques autres bricoles, ne sont pas des concessions gratuites, bénévolement octroyées par la gouvernasse qui essaie de se faire oublier pour être supportée.

Que non pas !
La gouvernance anglaise, kif-kif la séquelle brissonnarde, aimerait à jassommer le populo.

Mais, voilà le hic ! Les Anglais e sont pas d'humeur accommodante : quand on les gêne dans les entournaures, ils se foutent en colère, nom de dieu !

Et c'est parce qu'ils ont rouspété ferme et cogné dur que leur gouvernasse est moins rossarde.

Si, nous autres, bonnes couennes françaises, avions le même tempérament nous serions frictionnés moins fort par les Brisson et autres Méline.

Ce qui ne veut pas dire qu'imiter les Anglais soit l'idéal. Fichtre non !

Se borner à tenir en respect la gouvernance, c'est s'arrêter à mi-chemin : le vrai joint est de la reléguer dans le trou à purin.

Tuyaux Corporatifs

Exemple à suivre. — Samedi soir, à la Bourse du Travail, la Chambre Syndicale de l'orfèvrerie avait convoqué ses adhérents pour discuter sur les différentes questions posées par le Syndicat des cheminots au sujet de la grève générale.

Quelques foireux, sous prétexte que les orfèvres gagnent assez bien leur croûte, ne voulaient rien savoir : « Qué que ça peut nous foutre, la grève des chemins de fer ? Ça ne nous touche pas », qu'ils bafouillaient.

Voyant ça, un copain, outré, s'est fendu d'une riche jaspinade :

« Comment, il a clamé, au moment où quelques uns de nos frangins se remuent pour conquérir un peu de bien-être nous ne les soutiendrions pas ? Nous serions alors complices de leurs exploiteurs ! Nous devons les soutenir et marcher avec eux. »

Ce pallas a été gobé et les orfèvres sortant de leur apathie ont alors décidé de soutenir les cheminots et, au besoin, d'emboîter le pas et de faire, avec eux, la grève générale.

×

Balade d'allumettiers. — C'est toujours la même ritournelle : les allumettiers parlent encore d'aller se retriballer dans les ministères.

Ils doivent en connaître le chemin, nom de dieu !

En s'adressant aux crapules de la gouvernance ces prolos ont une excuse : leur patron étant l'Etat, ils ne sont pas logés à même enseigne que les prolos de l'industrie capitaliste, ils s'adressent à leur exploiteur.

Seulement, depuis le temps qu'ils vont y voir et qu'on les lanterne et qu'on se fiche de leurs fioles ils devraient en avoir soupé... et il ne devrait pas y avoir besoin de frotter fort pour les enflammer !

×

Parlotte de gueules noires. — Ces jours-ci, vient de se dévider à Vienne, en Autriche, un congrès de mineurs qui n'a eu qu'une qualité — c'est d'être international.

Pour le reste, ça a été du papotage politicard et du trompe-l'œil réformiste. Au lieu d'échanger leurs idées sur les meilleurs et les plus rapides moyens de faire dégorger les capitalistes, les congressistes ont discuté à perte de vue sur le minimum de salaires.

En fin finale, ils ont décidé que les gueules noires doivent faire de la politique pour demander aux gouvernements de demander aux patrons un salaire minimum.

Quels sacrés couillons ! C'est toujours la même balançoire : on perd de vue le but et on tourne autour du pot.

Que les gueules noires se foutent donc dans le siphon que, s'ils en pincent vraiment pour le minimum de salaire et qu'ils désirent décrocher cette baliverne, il leur faut s'adresser di-

rectement aux distributeurs de salaires, aux capitalistes, et non à l'Etat, foutre !

Qu'ils sachent aussi que, s'ils veulent que leur réclamation soit écoutée, il s'agit de la formuler avec les égards que méritent les exploités : la trique à la main.

Puis, lorsque, amadoués par une politesse si carabinée, les patrons auront accordé le minimum de salaire, les gueules noires s'apercevront que ça ne supprime ni l'exploitation ni l'oppression et ils comprendront enfin qu'ils doivent foutre les pieds dans le plat.

Peut-être même, seraient-ils bougrement mieux avisés en commençant par là et en marchant illico pour la Sociale.

LE CHARRETIER ET LE CHEVAL

par JULES JOUY

*Charretier brutal et féroce
Qui tapes sur ta maigre rosse,
Au lieu de lui faire du mal,
Aime plutôt l'humble animal.
Les mêmes tâches sont les vôtres ;
Tous deux, sans répit, pour les autres,
Vous travaillez dans le brancard :
Viande à patron, viande à Macquart.*

*Oui, pour ton cheval, sois plus tendre ;
Vous êtes faits pour vous entendre,
Lui, la rue est son atelier ;
Ta blouse, à toi, c'est ton collier.
Du même cuir on vous harnache ;
Du fardier où l'on vous attache,
Vous haletez dans le brancard :
Viande à patron, viande à Macquart.*

*Pendant votre triste existence,
Tous deux, vous trimez d'importance.
C'est ton compagnon, ton copain,
Et son avoine vaut ton pain.
Tes cheveux, comme sa crinière,
Blanchissent en la même ornière.
Vous vieillissez dans le brancard :
Viande à patron, viande à Macquart.*

*Quand vous succombez à la tâche,
Sous les yeux de la foule lâche,
Vos corps, de misère crevés,
Fraternisent sur les pavés.
On vous découpe, ou l'on vous scie :
L'équarissage, ou l'autopsie,
Quand vous tombez dans le brancard :
Viande à patron, viande à Macquart.*

Les Affiches du Père Peinard

Dans une trifouillée de patelins, en long et en large, de Roubaix à Perpignan et de Brest à Epinal, les camarades ont profité de la mesquine foire électorale des Conseils généraux pour coller des affiches du PÈRE PEINARD AU POPULO.

Partout, ces flambeaux ont été lus par le populo, — et gobés, nom de dieu !

C'est de la bonne graine semée dans les cahoches. Evidemment, ça ne germe pas subito, mais ça fait toujours ruminer et ça oriente les bons bougres vers des pensées nouvelles.

Presque partout la racaille policière n'a pas osé gratter les affiches en plein jour : elle a attendu la nuit.

A Fouras, une campluche de la Charente-Inférieure, quand, le dimanche matin, les deux pandores et le champignol ont vu le village tout tapissé de ces riches flambeaux ils ont manqué en devenir enrégés. Quant aux culs terreux ils s'en sont rincés l'œil et, au fond de leurs mirettes luisait une idée malicieuse, — peut-être bien rumaient-ils que les fourches sont utilisables pour autre chose que pour remuer le foin !

A Chateaufort, un petit patelin du Cher, c'était la première fois que les affiches du PÈRE PEINARD montraient le museau.

Aussi, ça a fait groumer la fripouille bourgeoise ! C'est au point qu'un oison municipal, qui frime au radicaillon et se gobe autant que si une autruche l'avait pondue, — le sacré « ca-cau »

— a été relancer le garde-champignol et lui a ordonné de râcler les affiches.

Le champignol s'était mis en position — et je te gratte !... Mais le maire l'a empêché de continuer parce qu'il s'est aperçu que les affiches en question étaient en plein légales. C'est évidemment pas par prudence qu'il a fait respecter la loi : il a craint qu'on le gratte à son tour...

Qu'on gratte qui ?

Le maire ou le champignol ?

Il n'y a pas eu méche d'éclaircir l'équivoque : le maire n'a pas voulu mettre les points sur les i.

Qu'importe ! Ce qu'il y a de certain c'est que le trac de voir des poings sur des nez a rendu mossieu le maire respectueux de la loi !



CAUSETTE A L'AUBERGE

Il buvait du petit lait, ce bon Dugourdeau de Falourd, en entendant proclamer le résultat de l'épluchage du contenu des tinettes électorales pour le canton de la Barthelasse.

Pensez donc, son candidat, le socialo mauvais teint, Mascouyounat arrivait bon premier avec 885 voix, tandis que le badingueusard Capdéporc n'en avait que deux cents et quelques et l'opportunard Misterflûte n'arrivait pas à six cents.

Pas de résultat c'est vrai ; c'était à refaire pour le dimanche après, mais Mascouyounat tenait la corde.

— Ça biche ! faisait le pétrousqin. Pas comme sur des roulettes peut-être... mais, tout de même, on va de l'avant... Quoi que t'en dis, Pichevin ?

— Ce que j'en dis ? C'est qu'avec cette sacrée chaleur, j'ai la gueule sèche comme un four à chaux et, si tu veux, nous allons de ce pas nous foutre à l'ombre à l'Estouffat ; là, on videra le contenu de quelques chopines, ça fera plus de plaisir à Barbassou que le contenu des urnes.

— Foutre oui, que j'y répondis, et aussi plus de bien à nous tous ; allons-y dare-dare.

Cinq minutes après, ça y était, — l'aubergiste nous apportait un litre qu'il tenait au frais dans une baille pleine d'eau, et dam, on ne le laissait pas bouillir.

La causette reprit avec bougrement plus d'entrain que dehors, Falourd ayant de rechef enfourché son dada.

— Quand je me rappelle, dégoisa-t-il, qu'il y a quinze ans de ça, dans ce même canton, ce gros cochon de Capdéporc avait d'épatantes majorités. Puis, ce fut le tour des opportunards ; aujourd'hui ceux-ci sont roustis comme les réacs et désormais le socialo l'emporte. Toi, qui veux pas fiche la main à l'œuvre, t'as tort, c'est bien chouette l'anarchie... mais, en attendant que ça vienne, pourquoi ne pas aider les socialos ? Ton système n'en viendrait que plus vite...

Et patati et patata ! Le copain s'époumonnait à me vanter les charmes de la votallerie. Mais il perdait son temps, viédaze.

— Vas-tu lui répondre ? me dit Pichevin, en emplissant nos trois verres, il a bien gagné un coup à boire ce sacré Falourd et un brin de repos.

— Pour sûr, les frangins ! Allons, à la nôtre, je me rince la gargamelle et puis je suis à vous !

Tu disais donc, vieux, que l'on marche en passant des réacs aux opportunards, des opportunards à la radicaile et de la radicaile aux socialos à la manque.

A vue de nez, ton raisonnement a l'air assez juste, mais si on reluque les faits de proche, on voit subito que cette prétendue marche n'est qu'un piétinement sur place ; on marque le pas, nom de dieu, et c'est tout !

C'est vrai, d'un côté, que les opportunards d'aujourd'hui sont les réacs d'hier, quant aux opportunards ils ont mué en radicaux, les radicaux se sont métamorphosés en socialistes et parmi les socialistes ceux qui l'étaient franc-jeu ont cheminé vers l'anarchie.

Tout ça prouve que le populo en tant que troupeau votard a des intentions de marcher, d'une allure escargotique, du reste. Mais voici que, d'autre part, une évolution en sens inverse dans le clan des politiciens anihile du tout au tout ces vellétés de marche en avant.

En effet, macarel, les socialos d'aujourd'hui ressemblent bougrement aux radicaux d'autrefois, tandis que les radicaux ont une ressemblance jumelle avec les anciens opportunistes e-

ceux-ci avec la vieille racaille bonaparteuse et monarchienne.

Ainsi, soupèse un peu la sincérité des opinions de nos trois candidats : l'un se dit conservateur, l'autre républicain, l'autre radical additionné de socialisme.

Mais, mille dieux, les trois merles sont connus, le crapard Capdéporc est le plus sincère ; ce vieux chapardeur doublé d'un mouchard qui, en 1852, envoyait en Afrique nos paternels révoltés est bien conservateur... conservateur de ce que lui et ses pareils ont volé au populo.

Mais les deux autres en pincent pour la même conservation. Ils veulent le maintien de notre misère et de leur crapuleuse richesse.

Le comte Mistenflûte républicain ? Elle est raide celle-là !

Et Mascouyounat socialo ? Mais n'avons-nous pas vu cette girouette intéressée virer à tous les vents de la fortune. Il y a vingt-cinq ans de ça il était plus badingueusard que Capdéporc ; on l'a vu ensuite se pavaner dans la coterie gambettiste et le voilà maintenant socialo jusqu'au bout des arpiens.

— Alors, m'interrompt Falourd, tu ne crois pas qu'on puisse, en prenant de l'expérience, évoluer en mieux ? Pourquoi Mascouyounat n'aurait-il pas fait comme toi et moi ?

— Parce que toi et moi n'avons nul but intéressé. Pour sûr, nous n'avons pas toujours été ce que nous sommes : toi radical ou socialo... je ne sais trop au juste, et moi anarcho pur jus. Mais, pas plus aujourd'hui qu'hier, nous n'avons de but intéressé, de pensée de derrière la caboche : on ne veut pas de place, nom d'un pet, et puis on n'a rien à perdre à un changement social.

— Ça conclut Pichevin c'est la vraie raison : les salauds de richards se maquillent de toutes les couleurs et se ragoutent à toutes les sauces, mais pour ce qui est de vouloir que les pauvres cessent d'être pauvres, c'est comme des dattes, cré bon dieu de bois !

— Alors, il faut battre sa flemme, puisqu'il n'y a rien de rien à faire avec les uns comme avec les autres ? Puisqu'autant vaut Martin qu'une autre bourrique, arrive que plante, je vas rou-piller !...

C'était encore Falourd qui jactait de la sorte ; le bougre n'était pas encore à bout d'objections et de salive.

— Ohé, le mastroquet, encore une bouteille ! commanda Pichevin voyant que, comme le disait à la Chambre des empotés la fois qu'ils eurent tant la trouille, le gros plein de merde Dupuy : « la séance continuait ».

Après avoir lampé une verrée de plus, je repris de nouveau le fil de mon dégoisement :

— Ça, vois-tu Falourd, c'est pas une raison ; il faut se garder de confondre soupe au lait avec eau bouillante et la couillonnade électorale avec une action quelconque.

Je ne t'ai pas dit qu'il n'y avait rien à faire, mais tout simplement qu'avec le fourbi électoral rien ne se ferait, qu'avec les radicaux ça serait la même turlure qu'il y a une vingtaine d'années avec les opportunistes.

Tu te souviens quand on eût coupé la chique aux réacs qui essayèrent le *Seize Mai* et que les opportunistes furent tout puissants, qu'y eût-il de changé ? Rien ! Les opportunistes flétrissent en paroles les crapuleux de l'Ordre Moral... et ils redevinrent amis comme cochons. Il y eût un peu plus d'opportunistes dans les bonnes places — et rien de plus ! Pour ce qui est des nouvelles couches, comme nous appelait ce gros malin de Gambetta on nous donna un semblant de satisfaction en nous laissant conquérir les municipalités paysannes, — qui ne sont que la trentième roue du char de l'Etat — et que le préfet tient complètement sous sa coupe. Pendant ce temps, les honnêtes républicains se fourraient dans le plumard des comtes et des marquis et y prenaient du ventre et de la sagesse.

Aujourd'hui que le populo a soupé de leurs fioles, c'est au tour des radicaux à tater de la ragougnasse gouvernementale et, déjà, ces avale-tout-cru de la veille se révèlent les birbes qu'ont été les gouvernants passés et que seront les gouvernants futurs : d'infects charlatans, mangeurs du pauvre monde !

Vois-tu l'amî, la seule différence qu'il y a entre un radical et un opportuniste, c'est que l'un est arrivé et l'autre est en route.

Autrement dit : il n'y a de radicaux que dans l'opposition ! Jamais ces animaux n'arrivent au pouvoir sans se muer vivement en opportunistes et en réacs.

Donc, il n'y a rien à faire du côté électoral : foutre son bulletin dans le goguenot, c'est chercher midi à quatorze heures.

A ce jeu, toujours on revient bredouilles de la chasse à la liberté et au bien-être.

Ce qui ne veut pas dire qu'il faut se croiser les bras et attendre... Non pas, macarel ! Pour

décrocher la croustille et avoir ses coudées franches il y a un moyen infallible....

— Pardine, la Révolution ! Le grand coup de torchon avec les jean-foutre !... repartirent en chœur les deux camarluches. Le malheur est qu'on n'est pas près et qu'en attendant....

— Motus, faut se trotter ! Mais, dimanche, si le cœur vous en dit, pendant que les candidats se balloteront on reprendra la partie ici même....

Ce fut convenu et, après avoir vidé nos verres, payé son écot et s'être serré la louche, chacun prit le chemin de sa chacunière.

LE PÈRE BARBASSOU.

EN BANLIEUE

Saint-Denis. — Joseph Lang, un contre coup du bagne Leven vient de tater aux emmielllements qu'il y a à être sac-à-mistouffles.

Ce type, promu depuis peu à ce grade, s'imaginait qu'il n'y a qu'à canuler les bons lieux et que ceux-ci n'ont rien à rouspéter.

L'autre jour ayant encore dépassé les bornes, un gas l'a trouvé mauvaise et lui a laissé tomber quelques bochons sur la hure.

La bourrique n'a pas eu le courage de se rebiffer : il s'est contenté de brailler comme un putois en se cavalant.

Le plus chouette de l'affaire c'est que les turbineurs présents, loin de défendre le contre-coup, ont assisté à son trempage de soupe en se tenant les côtes et en rigolant comme des petites baleines.

Si pareils fourbis se généralisaient le métier de contre-vache serait moins recherché et ceux qui ne refouleraient pas deviendraient doux comme miel.



Le roi du fromage blanc

Neufchâtel. — Ce roi, c'est Gervais — Jules pour les pouffasses. Non pas qu'il l'ait inventé... Oh, non ! pas plus cela que la ficelle à couper le beurre.

Toujours est-il que comme mangeur de blanc cet animal les dégote tous !

Parlons fromji : Les campluchards des environs de Neufchâtel font ces fromages en forme de bouchons, de bondes de tonneaux que leur aspect a fait baptiser : bondons, bondards.

A Gournay, les gas font du beurre. Quelques industriels, Pommel par exemple, font des fromages de même pâte, affectant la forme ronde ou carrée. Bons fromjis, nom d'une pipe !

Gervais et son rival Pommel ont la spécialité des fromages frais, de crème, que les parigots connaissent sous le nom de « petits suisses », « gervais », etc.

L'inventeur de ce genre est une brave camplucharde qui vendait régulièrement à un marchand de beurres de Paris, chez qui le père de Gervais était gratte-papier, quelques douzaines de ces petits suisses.

Pourquoi « suisses » ? Parce qu'ils viennent de Neufchâtel-en-Bray, dans la Seine-Inférieure, et qu'il y a, en Suisse, une ville et un canton qui portent aussi le nom de Neufchâtel.

Le vieux Gervais avait un flair qui n'était pas d'artilleur : il comprit l'avenir du petit suisse et lorsque son patron vint à claquer, il se dirigea sur Neufchâtel-en-Bray, ou plutôt sur Gournay et organisa la production de ce fromji spécial.

Il y gagna quelques millions ! Et comme l'or attire l'or, ses deux fils possèdent dit-on, chacun une vingtaine de millions.

Jules Gervais devint successivement maire d'Elbeuf-en-Bray, conseiller général de Gournay, député de Neufchâtel. Le suffrage universel vient de le blackbouler, ainsi que les votards sénatoriaux.

La votaillerie est toujours une pantoufflerie : Gervais a ramassé une pelle parce qu'il était mélinard et candidat officiel et on lui a préféré un nommé Bouetot, cléricale renforcé.

Comment trouvez-vous les votards qui rejettent Gervais parce que son républicanisme est aussi pâle que la couleur de ses fromjis et lui préfèrent un cléricochon ?

C'est une couillonnade crevante ! Le vieux gniaff reviendra sur cette question. Aujourd'hui, il ne veut étudier que l'influence du fromage à la crème sur les votes et le suffrage universel.

En dehors de ses variations et mensonges politiques, le mangeur de blanc Julot a été battu parce que ses adversaires ont exploité contre lui ses procédés commerciaux.

De la fabrique de Ferrières et par la gare de Gournay partent journellement des pleins wagons de petits suisses à destination de Paris.

En conséquence, Gervais est un grand acteur de lait et dam, il fait la pluie et le beau temps : les campluchards sont dans la nécessité d'accepter ses offres.

Or, Gervais est un sale liardeur ; je ne sais ce qu'il n'écriterait pas ! Souvent, il abaisse le prix d'achat dans des proportions affameuses. Le fermier groume. Puis, un beau jour, pour faire la nique à ses concurrents, il remonte les prix. Ce jour-là, les campluchards rigolent et les marchands de fromjis rouspètent.

Ces mics-macs ont eu le résultat d'ameuter tout le monde contre cet exploiteur.

Autre chose, encore : les ouvriers des fromageries suisses, sont, paraît-il, d'une grande habileté et Gervais en emploie un certain nombre. Cette pratique a été exploitée contre le candidat : les turbineurs se sont laissés monter le bobéchon.

Et voilà comment le roi du fromage blanc a été roulé !

Pour cette semaine, restons-en là.

Rien de changé !

Nice. — La radicanaille qui tient le gouvernement en remplacement de la clique méliniste conserve pieusement, vis-à-vis du populo, les traditionnels procédés inquisitoriaux et policiers.

Actuellement, il se fuit d'Italie quantité de bons bougres qui veulent éviter d'être envoyés au bagne et, turlèlement, Nice est un des patelins où ils se rendent commodément vu qu'on y parle italien.

Si les jean-foutre qui nous gouvernent avaient — je ne dis pas un peu d'esprit de liberté — mais simplement un peu de pudeur, ils imiteraient la monarchique Angleterre qui accueille humainement les pros crits.

Au lieu de ça, les Italiens qui s'amènent à Nice sont soumis à la surveillance et considérés comme suspects.

Plus raide encore : la semaine dernière, plusieurs Italiens habitant Nice depuis belle lurette, ont été mandés au commissariat central, photographiés et mesurés.

La clique brissonnienne n'a-t-elle donc que le radicalisme de la crapulerie ?

Hardi, les gas !

A Deville, dimanche dernier, y avait fête en l'honneur de la société de secours mutuels — une hypocrite saloperie patronale.

La fête s'est manigancée sous les auspices de l'exploiteur Gustin que j'ai déjà passé l'atigue, ainsi que de son sac-à-mistouffles, « Patte-de-Canard ».

Le matin, il y a eu messe en musique et tous les prolos ont été quasiment forcés d'y assister. Les fils du singe qui grattent du violon et qui sont de la religion protestante ont musiqué ferme. Ce qui prouve que protestants et catholiques c'est la même crapule : ils sont vite réconciliés dès qu'il s'agit d'abrutir le populo.

A côté des trufferies religieuses y a eu les pantouffleries patrouillotardes : le plus enragé est le chef de la société de gymnastique — un marchand de liqueurs — car l'alcoolisme est de règle pour les braves chauvins. Cet animal voudrait que tous les jeunes tistons soient de la société revancharde ce qui, en leur inculquant des mœurs de brutes les porterait à la boisson.

Mais, je t'en fous ! Il y avait quantité de prolos que toute cette mascarade malpropre écœurait et qui voudraient ficher dans le même sac singes, raticheons, revanchards et empoisonneurs... On l'a bien vu le soir — en attendant une danse plus sérieuse — les jeunes frangins tout en piquant

un chahut, ont goulé à pleins poumons le *Chant des Peinards* et celui des *Antipatriotes*.

L'hôpital brûlé

Dieppe. — Dimanche dernier, à patron-miette, l'hôpital s'est foutu à flamber comme un balai neuf.

Le feu s'est déclaré dans le quartier affecté aux vieillards et a détruit les trois quarts des bâtiments. Y a 400,000 balles de dégâts, mais pas un seul accident de personnes à déplorer. Les malades ont été transportés dans le collège qui est inhabité en raison des vacances. Tout s'est passé pour le mieux.

Bibi rumine à ce qui aurait pu arriver si l'incendie s'était fourré à la « Maternité. »

Voyez-vous les gosses, âgés de quelques jours, emportés à la hâte et placés méli-mélo dans un local quelconque? Les momignards se ressemblent quasiment tous, comment prendre au tas pour les distribuer ensuite à leurs mères?

Au hasard de la fourchette, quoi!
Nom de dieu, quelle salade de bébés!
Comment les mamans auraient-elles reconnu leurs progénitures?

La voix du sang?... Oh là là, c'est une ces blagues que les romanciers à un sou dégueulent dans les journaux qui ont pour métier de conserver les préjugés.

Il est vrai de dire que les gosses des hôpitaux étant tous des fils de miséreux, ils ne risquent pas grand chose à changer de famille.

Nom d'une pipe, s'il s'agissait des loupis de richards, ça ne serait pas le même tabac. Tous les torcheculs bourgeois pousseraient des gueulements de putois enrégés.

Mince de désespoir si le fils d'un banquier était attribué à un turbineur!

Quand la société actuelle sera fichue à l'égoût et que l'existence sera douce pour tous, pareil anicroche n'aurait pas de grands inconvénients. D'abord, il serait bougrement difficile qu'il se produise parce que les « maternités » seront des nids autrement douilletés qu'aujourd'hui; les momignards y seront dorlotés — comme ne le sont pas actuellement les fils de richards qui ne sont pas soignés que par des larbins — tandis que, dans l'avenir, les bonnes bougresses qui s'occuperont des gosses le feront par amour réel des chérubins. C'est dire que les incendies seront impossibles dans ces palais et que les gosses y seront en sécurité absolue.

En tous les cas, si un maboule s'amusa à changer les gosses de berceau, ça n'aurait pas de conséquences sur son bonheur futur — le bien-être étant le lot de tous!

L'autre!...

Abbeville. — « Il y a deux testaments, l'Ancien et le Nouveau » bredouillent les gosses que leurs parents font abrutir par la cléricalle.

De même, il y a deux Bignon : celui qui est maire d'Eu et celui qui ne l'est pas.

Le maire d'Eu, sauf votre respect, fait dans les tonneaux — il est chand de vins; l'autre fait dans la galette — il est banquier.

Au demeurant, c'est deux chameaucrates, réacs de la plus sale eau.

Paul, le maire d'Eu, vient de remporter la veste que vous savez. L'autre, maire d'Abbeville, est parvenu, non sans peine, à décrocher un siège de conseiller d'arrondissement.

Gence, un prolo rabin, qui a la langue bien pendue, a fait passer de mauvais quarts d'heure à ce triste animal réactionnaire; il ne lui a pas ménagé les coups de varlope!

Le populo d'Abbeville se rebiffe; il semble n'avoir pas une admiration profonde pour la dynastie de Bignon. C'est à peine si la moitié des votards ont voté pour lui et il y a eu une tapée de voix pour Gence.

Rouspéter contre Bignon est bien! Mais il y aurait mieux : ce serait qu'un bon bougre s'attaque à chaque candidat, comme un morpion à la culotte du pape; qu'il le suive partout et que, dans chaque réunion publique, il démontre que le candidat est un farceur, qu'il l'emmielle jusqu'à la gauche en démontrant qu'il faut tourner le cul à la politcaillerie, puis le bon fleu conclurait :

« Ne nommez pas ce salaud! Mais, ne me nommez pas non plus, car je ne pourrais rien de bon pour le populo; le moins qui pourrait m'arriver serait d'être impuissant et peut être deviendrais-je un sale type... En effet, l'autorité transforme en crapules tous ceux qui en sont investis. Donc, ne votez pour personne... »

Nous n'en sommes pas encore là.

Mais ça vient, nom de dieu! Les temps sont proches!

Manœuvres de jésuites

Eu. — Lorsque le gazier en chef fit explosion... solographique, sur la place Carnot, le torchecul des jésuites demanda une répression sévère.

Le PÈRE PEINARD, lui, cria : « Indulgence et liberté pour tous!... » Il aurait dû ajouter : « Ferme ça, ou je saute dedans! »

Au comptoir de simple police on vient de coller de l'amende à cet animal de gazier pour cuite et tapage.

Croyez-vous, les bons bougres, que depuis que les gouvernants ont pondu cette loi contre l'ivresse publique il y ait moins d'ivrognes?

Non, n'est-ce pas!
Et ça pour deux raisons : parce que les lois sont toutes de la roupie et ensuite parce que si l'alcoolisme se développe c'est que le populo cherche dans la solographie un oubli momentané de ses mistouffes.

Quand la Sociale nous fera risette et que chacun bouffera à sa faim, les lois sur l'ivresse deviendront inutiles car l'alcoolisme cessera illico d'être la terrible plaie qu'il est actuellement.

Pour en revenir à notre gazier, voici : le populo était à cran contre lui — il s'était laissé monter le job par les jésuites qui avaient leur plan.

Le torchon jésuitard engueule l'homme — il se rebiffe! Les culs-bénits demandent des poursuites.

Illico, quelques saligauds jésuitards — n'appartenant pas à la rédaction du torchecul — oh, non! — écrivent et téléphonent au conseil d'administration pour obtenir la place du belge, qu'ils baptisent prussien.

Hein! c'est pas mal emmanché ce sale petit truc, pour chausser les souliers d'autrui.

Mince de guet-apens!

Y a pas à dire : il faut que toujours le populo se mêle de l'engeance noire. Cette vermine empoisonne tout ce qu'elle touche.

Lorsque le populo sera assez costaud pour s'en dépêtrer qu'il tâche donc qu'il n'en reste pas de graine... qu'il ne regarde pas à la qualité de l'onguent gris, non plus qu'à la quantité.

Sinon, il n'en aura pas encore fini avec les père Didon coupeurs de tête!

Bagnes de charité

Orléans. — Les boîtes les plus répugnantes sont celles que couvre le pavillon de charité : l'exploitation s'y additionne d'hypocrisie.

Ainsi est-il de l'hospice d'Orléans où moisissent une sacrée tapée de vieux bougres. Il n'y fait pas bon être pensionnaire!

Primo, les pauvres vieux sont rognés sur la nourriture et bassinés de toutes façons par les légumes de la boîte qui font leur beurre du fourbi.

Le dimanche, quand les gas qui ont été prendre l'air radinent à la boîte on les passe à la fouille et s'ils rentrent avec un morceau de tricheton dans leur poche on le leur confisque.

Cela, parce que les légumards ont monté une cantine dans l'hospice où ils vendent — avec un sacré bénéfice! — épicerie, alcools et autres saloperies... Et comme les mecs n'ont pas de patente ce petit commerce leur est rudement profitable.

Y a-t-il rien de plus hideux que pareille exploitation?

Je ne crois foutre pas!

Et dire que ça durera ainsi tant que le populo ne sera pas assez mariolé pour rendre inutile la charité en faisant rendre gorge aux jean-foutre de la haute et en assurant ainsi la vie large à tous les bons bougres, — à commencer par les vieux!

VERS LA RÉVOLTE

(5) PAR HENRI RAINALDY

Le dimanche soir, à la même place où le matin les soldats punis avaient « dansé », les jeunes filles et les jeunes gens du village dansèrent à leur tour... mais ce fut au son de la musique et les simples chasseurs se trouvèrent naturellement exclus de la fête... Ils durent se fournir en gaité dans l'unique auberge du pays où il

arriva que le chasseur Marien se saoula ignoblement.

Quand il sortit on le vit tirer à demi sa balonnette du fourreau et marmotter des paroles indistinctes.

L'adjudant le rencontra dans la rue, et le voyant ivre l'interpella, pour l'arrêter tout net.

— Marien?

— Merde! répondit le chasseur.

L'adjudant ordonna à Delcros, que le mauvais hasard avait conduit sur les pas de Marien :

— Empoignez-moi cet homme et conduisez-le au poste de police.

Il fallait obéir. Delcros prit Marien par le bras, mais à peine l'eut-il soutenu que celui-ci buta contre une pierre et tomba lourdement, non sans entraîner son soutien dans sa chute.

Après s'être difficilement relevé, Marien tenta maladroitement de sortir encore sa baïonnette du fourreau. Deux caporaux qui passaient aidèrent Delcros à le désarmer; il ne dit pas un mot et se laissa conduire au poste où il se coucha sur la paille, ivre-mort, et s'endormit.

Trois jours après, Delcros allait être appelé en témoignage devant la commission d'enquête qui devait décider si Marien serait ou non justiciable du conseil de guerre, quand l'adjudant Foque le fit prévenir qu'il voulait lui parler.

— Qu'allez-vous répondre quand on vous interrogera au sujet de l'affaire Marien? demanda-t-il dès le seuil.

— La vérité.

— En quel sens?

— J'ignore s'il y a plusieurs manières de dire la vérité... En tout cas, je rapporterai ce que j'ai vu, rien que ce que j'ai vu.

— N'oubliez pas toutefois de dire qu'il m'a menacé de sa baïonnette.

— Il vous a menacé? fit Delcros stupéfait.

— Vous ne vous en êtes pas aperçu?

— Non!

— Cela ne fait rien; vous le direz tout de même, puisque c'est vrai?

— Non!

Les yeux de l'adjudant clignotèrent, comme éblouis.

— Ah! vous ne voulez pas, hein? C'est bon... J'aurai soin d'en toucher deux mots au capitaine qui préside la commission.

— Dites-lui ce que vous voudrez; vous ne m'en ferez pas mentir.

— Vous pouvez rompre.

Delcros sortit de sa chambre avec des envies de le traiter de menteur et de lâche.

Il alla de suite trouver Djeddef et lui conta l'aventure.

— Tu as bien répondu, mon ami, fit Djeddef... Sois ferme et tu sauveras peut-être le malheureux... Quant à Foque, ajouta-t-il avec un éclat dans la voix : c'est un misérable!

Delcros sentit que son ami haïssait mortellement.

Devant la commission d'enquête, il jura de dire la vérité... et il ne dit pas autre chose.

..

Une lettre inattendue arriva changer le cours de ses pensées, dissiper, provisoirement du moins, ses rancœurs, son mépris. Cette lettre venait de sa sœur.

L'avant dernière missive de Marguerite uniquement composée de phrases toutes faites et de lieux communs, datait de dix-huit mois. — Lettre de petite fille...

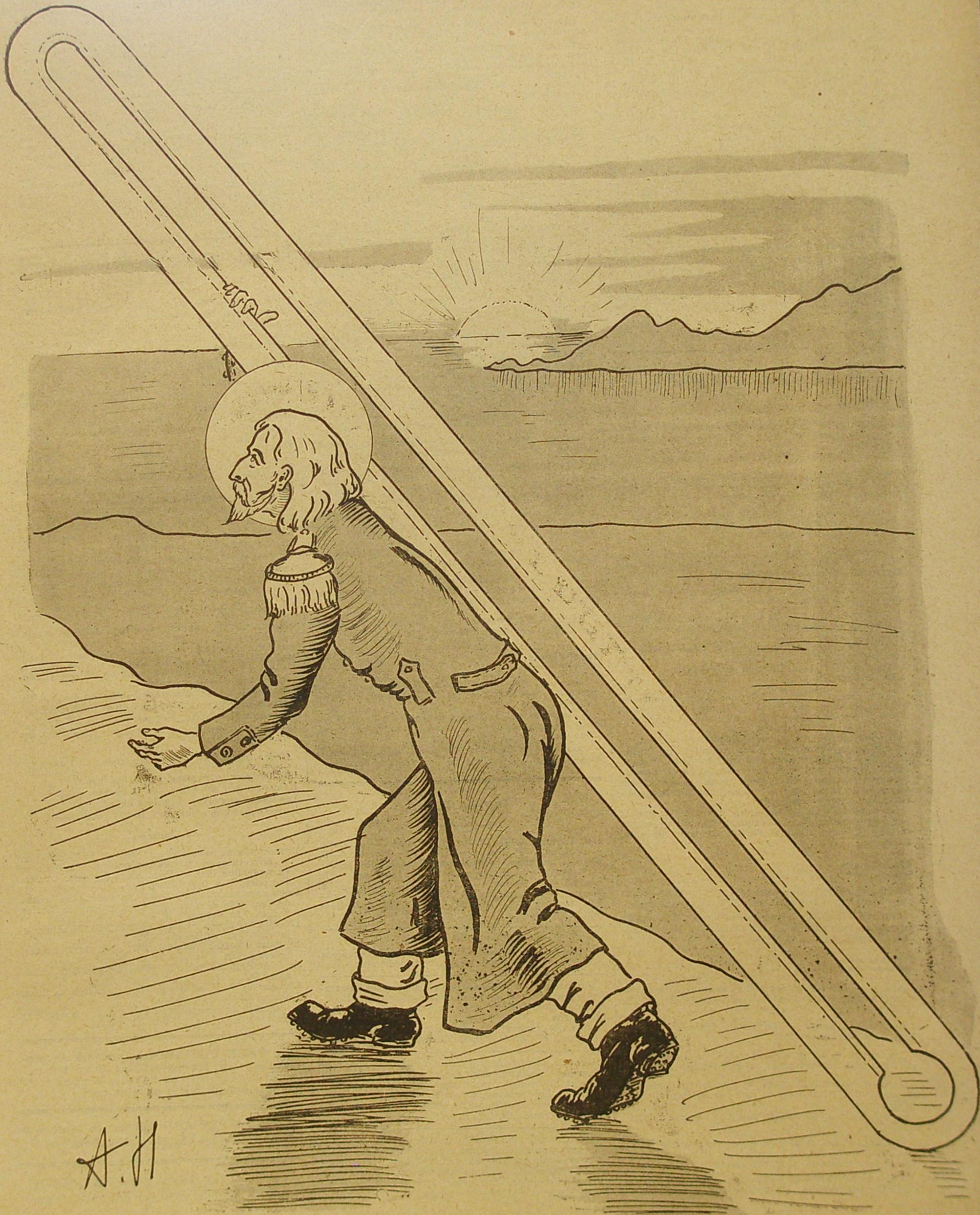
Cette fois il n'en était plus de même. On sentait la femme, sous les lignes courtes finement écrites, et de plus la femme aimante et sensible. Elle avait dû, en écrivant, ressentir quelque chose d'inaccoutumé en son cœur vierge (car elle n'avait pas eu le temps d'aimer d'amour encore, sans doute).

Envahie par ce sentiment nouveau qui s'empara de la jeune fille à sa sortie de pension une fois que, pourvue de ses brevets, elle se sent, en entrant dans le monde, devenir subitement femme, elle écrivait tout son cœur.

Car Delcros avait appris un peu à deviner les passions et les misères humaines et il lisait entre les douces phrases de sa sœur un immense désir d'amour, autre chose que l'affection d'une amie, plus que de l'amour fraternel... Elle devait se sentir des aspirations, avoir des idées, faire des rêves, toutes choses qui, dans le monde étroit et bourgeois où nous vivons, ne se confient pas aux parents.

Comme elle avait un frère, c'est à lui qu'elle envoyait de si loin sa confession muette : la confession du péché originel de la femme. Tout son style était rempli de mièvrerie, de poésie, de douceur.

« Vois-tu, mon cher Pierre, il ne faut pas m'en vouloir si je semblais t'oublier... J'étais ignorante



A.H.

La croix du troubade, c'est la patience !